

Plongée chez les développeurs informatiques

On les imagine jeunes, rivés à leurs écrans, courtisés par des entreprises qui leur offrent salaires et conditions de travail confortables... Découvrez ces pros du digital.



Tony Seng et Nicolas Galiana, deux développeurs-entrepreneurs, se sont connus dans l'incubateur parisien Schoolab. [LP/Olivier Lejeune](#)

Par **Cyril Peter**

Le 9 septembre 2019 à 16h27, modifié le 10 septembre 2019 à 10h50

ils seraient 270 000 en France, dont 12 % de femmes, selon Lesjeudis.com, site de recrutement spécialisé dans le numérique. Cette avant-garde de la révolution numérique, ce sont les développeurs, artisans du code informatique sans qui rien ne tournerait sur le Web et les smartphones. Loin des idées reçues, voici à quoi ressemble leur vraie vie...

Que font-ils ?

Il n'y a pas un métier, mais des métiers. Un développeur mobile conçoit, crée, améliore une application pour smartphone. Un « dev » Web planche sur un site Internet quand le « devops » fait en entre les développeurs de

programmes informatiques et les équipes chargées de l'exploitation des systèmes.

Chaque professionnel se démarque par [les langages de programmation](#) qu'il a appris, seul en ligne ou à l'école d'ingénieurs. Pour n'en citer que deux : Java est très prisé des banques et s'utilise sous n'importe quel système d'exploitation tandis que Python s'emploie pour l'analyse de données et se rapproche du langage humain.

Un développeur travaille souvent en équipe, devant deux écrans pour « switcher » d'un programme à un autre. Organisé, il doit faire appel à son esprit logique et détecter par exemple l'erreur à l'origine d'un bug. Son temps se divise entre analyser le problème, avec feuille de papier et crayon, taper sur le clavier pour rédiger des lignes de code et réaliser des tests. Ces derniers permettent par exemple de s'assurer que le bouton « valider » qu'il vient d'ajouter sur la page d'un site marchand dirige bien le client vers celle du paiement par carte de crédit.

PUBLICITÉ
[inRead invented by Teads](#)

De là à le comparer à un ouvrier condamné à des tâches répétitives... « Ce n'est pas un exécutant, affirme Johann Guegan, fondateur du cabinet de recrutement Skillink. Il crée des produits, fait évoluer l'entreprise ou le client pour lequel il travaille. Comme les artisans, les développeurs partagent une expertise, définissent des critères de qualité communs. Ce sont aussi des passionnés qui ne comptent pas leurs heures. Parfois les employeurs en abusent. »

Où travaillent-ils ?

Qu'il soit bac + 2 (DUT informatique) ou ingénieur, le développeur obtient facilement un CDI. Il peut exercer en tant que consultant, en mission chez le client d'une entreprise de services numériques (ESN), son employeur. Il peut aussi être salarié d'une banque internationale ou d'une PME textile, dont le cœur de métier n'est pas le numérique.

Les start-up, elles, ont plutôt recours à des stagiaires ou des free-lances. Ces micro-entrepreneurs, qui pianotent à domicile ou dans des espaces de co-working, peuvent être titularisés à condition que la jeune entreprise ait les reins solides : deuxième levée de fonds, modèle économique trouvé...

Newsletter - L'essentiel de l'actu

Chaque matin, l'actualité vue par Le Parisien

JE M'INSCRIS

Votre adresse mail est collectée par Le Parisien pour vous permettre de recevoir nos actualités et offres commerciales. [En savoir plus](#)

Enfin, un autre statut a émergé ces dernières années : le « digital nomad ». Tout salarié en télétravail qui aime voyager est concerné. Dans le cas du développeur, il fuit l'univers précaire du jeu vidéo ou le monde sous pression des start-up. Son profil ? « Il a quelques années en entreprise, n'a pas la volonté de diriger, veut gérer son emploi du temps et recherche un équilibre entre travail et vie privée », décrit Boris de Chalvron, patron d'Urban Linker, cabinet de recrutement, contraint de s'adapter à cette « population flexible, toujours plus nombreuse ».

LIRE AUSSI > [«Je reçois trois offres d'emploi par semaine»](#)

Le site nomadlist.com classe, selon plusieurs critères tels que la qualité d'Internet, la vie nocturne et la sécurité, les meilleures villes pour coder en sirotant un cocktail au bord de la plage. En tête, le spot de surfeurs de Canggu, sur l'île indonésienne de Bali, devance Varsovie (Pologne) et Bangkok (Thaïlande). Si ce mode de vie peut faire rêver, les inconvénients sont toutefois nombreux : dépendance au wi-fi, sentiment de solitude, revenus incertains, soucis de visas dans certains pays...

Combien gagnent-ils ?

Pénurie oblige, le « dev » est en position de force pour négocier son salaire, qui varie selon les langages maîtrisés. « Les développeurs sont aussi exigeants sur le temps de transport domicile-travail, les perspectives de montée en compétences ou le secteur. La finance, qui a de grands besoins, ça ne plaît pas à tout le monde. L'armement, l'alcool et l'industrie du X,

non plus », analyse Boris de Chalvron. Parmi les métiers les plus courants : le développeur mobile, créateur d'applis. Un débutant peut prétendre à un salaire de 35 000 € brut par an. Un confirmé, 60 000 €. Le développeur web, lui, touche en moyenne 48 000 €, selon une étude de Régions Job.

D'autres profils sont plus rares, à l'image du « devops » dont le savoir-faire est très prisé des ESN comme Atos et Capgemini. Selon Urban Linker, un « junior » touche autour de 40 000 € brut par an. Deux ans plus tard, il peut demander 10 000 € de plus. « Ce profil est très recherché car il est plus facile à budgéter qu'un expert avec huit ans d'expérience », note le dirigeant d'Urban Linker.

Dans ce marché en tension, le roi des « dev » est de loin le CTO, pour « chief technical officer » ou directeur des nouvelles technologies. S'il maîtrise le langage Java, l'un des plus utilisés, et travaille en Ile-de-France, où les rémunérations sont plus élevées qu'en régions, ce chef d'orchestre peut négocier un salaire supérieur à 80 000 € par an.



L'école 42 à Paris./LP/

Philippe Lavieille

Les 5 qualités indispensables

Création d'un site Internet, amélioration d'une application mobile... Le développeur traduit la demande d'un client en lignes de code informatique.

La révolution numérique le place parmi les professionnels les plus recherchés. Voici ses cinq qualités essentielles, selon les développeurs eux-mêmes, pour intégrer le club.

Logique

« Le plus important, c'est d'être bon en algorithmes », insiste Moussa, en CDI dans une PME. « Il faut aimer résoudre les problèmes. C'est comme une partie d'échecs », observe Nicolas, autodidacte de 29 ans.

Curiosité

« On doit se tenir à jour sur la façon de coder pour ne pas être largué », prévient Moussa. « Un tutoriel sur YouTube peut parfois suffire pour se former », assure Bastien, étudiant de 25 ans. « Demander à Google est inévitable, il devient un ami », souligne son camarade Aurèle.

Rigueur

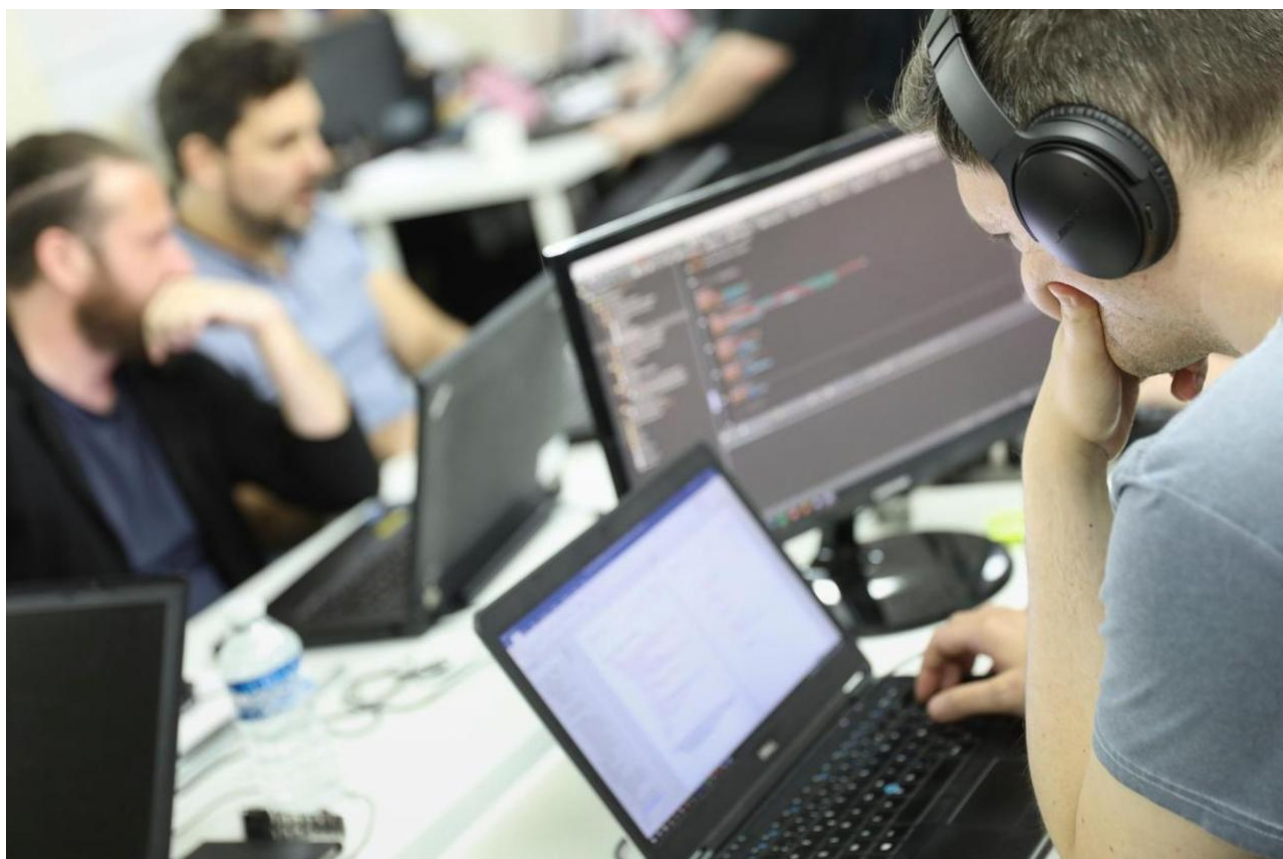
« Les petites erreurs peuvent entraîner de grandes conséquences », affirme Nicolas. « Il n'y a pas toujours des gens qui passent derrière pour vérifier le travail réalisé. Il est impératif d'être sûr de ce qu'on fait », raconte Marie, consultante big data.

Savoir communiquer

« Il est nécessaire de discuter avec les collègues, par exemple pour avoir une autre vision sur un problème », note Morgan, stagiaire dans une start-up. « Il faut être capable d'annoncer au patron ou au commercial qu'on a besoin de plus de temps pour corriger un bug », ajoute Bastien.

Esprit d'équipe

« On travaille à plusieurs. On est loin du cliché du geek tout seul devant son écran », sourit Tony, développeur logiciel de 29 ans. « Il convient d'écrire un code synthétique, facilement lisible pour éviter les erreurs et faciliter la tâche à celui qui nous succédera », illustre Nicolas.



Simplon, une école gratuite qui s'adresse aux décrocheurs scolaires. /LP/Arnaud Dumontier

Des formations à foison

Coiffeur, chimiste, militaire... Les reconvertis gonflent chaque année les bataillons de développeurs. « Le secteur du numérique est ouvert à des profils variés sans forcément un niveau de diplôme élevé. On n'a pas besoin d'être scientifique. Le critère, c'est la logique », explique Audrey Pérocheau, directrice du programme formation de Pôle emploi.

Multinationales, PME qui ont tardé à se digitaliser, start-up... Les entreprises peinent à recruter, faute de candidats opérationnels. Cela se traduit, chez Pôle emploi, par « une croissance exponentielle » du nombre de formations : 4 600 en 2015, 15 100 en 2018. Parmi ses partenaires, [Simplon, une école gratuite](#) qui s'adresse aux décrocheurs scolaires, réfugiés et autres « personnes éloignées de l'emploi », de même que la plate-forme Openclassroom qui propose des cours à distance.

Les sessions intensives financées par Pôle emploi et les conseils régionaux sont légion. Lancée par François Hollande en 2015, la Grande école du numérique en labellise 750. « En 2018, 90% des modules de formation étaient dispensés en présentiel et 10% en ligne », précise sa directrice

Samia Ghozlane. Et d'ajouter : « Les apprenants se mettent souvent au code en autoapprentissage. » Biberonnés depuis leur adolescence aux tutoriels sur YouTube, ces autodidactes peuvent se perfectionner dans de jeunes écoles pilotées par des entrepreneurs. La plus connue, [l'Ecole 42 à Paris \(XVIIe\) de Xavier Niel](#), attire chaque année 40 000 postulants. Ils ne sont plus que 1 000 à l'issue de la « piscine », une session de tests de quatre semaines.

Les parcours, plus classiques et reconnus par l'Etat, sont les plus suivis, du DUT informatique (bac + 2) à la licence universitaire (bac + 3), en passant par l'école d'ingénieurs (bac + 5) comme [Epitech](#) qui s'adresse aux managers de demain.